© LA FONDATION NOBEL 2007
Les journaux ont l'autorisation générale
de publier ce texte dans n'importe quelle langue
après le 7 décembre 2007 17h30 heure de Stockholm.
L'autorisation de la Fondation est nécessaire
pour la publication dans des périodiques
ou dans des livres autrement qu'en résumé.
La mention du copyright ci-dessus
doit accompagner la publication de l'intégralité
ou d'extraits importants du texte.

Doris Lessing : Comment ne pas gagner le prix Nobel

Conférence Nobel

Le 7 décembre 2007

Postée sur le pas de la porte, je regarde, entre des nuages de poussière volante, dans la direction où il reste encore des forêts sur pied, c'est ce qu'on m'a dit. Hier, j'ai parcouru en voiture des kilomètres de souches d'arbres et de traces carbonisées d'incendies, là où, en 1956, s'étendait la forêt la plus magnifique que j'aie jamais vue. Entièrement détruite. Les gens doivent manger, ils doivent trouver du combustible pour leurs feux.

Ceci se passe au nord-ouest du Zimbabwe, au début des années quatre-vingts ; je rends visite à un ami qui était enseignant dans une école londonienne. Il est là pour « aider l'Afrique », selon l'expression consacrée. C'est une âme noble et idéaliste ; ce qu'il a découvert ici, dans cette école, l'a choqué au point de lui provoquer une dépression dont il a eu du mal à se remettre. Cette école ne diffère en rien de toutes les écoles bâties après l'Indépendance. Elle consiste en quatre grands cubes de brique, plantés côte à côte directement dans la poussière, un deux trois quatre, avec une moitié de salle à un bout, la bibliothèque. Ces salles de classe ont bien des tableaux noirs, mais mon ami garde les craies dans sa poche, sinon on les volerait. Il n'y a pas d'atlas, pas de globe terrestre dans l'établissement, pas de manuels scolaires, pas de cahiers ni de stylos bille ; la bibliothèque ne contient pas le genre de livres qu'aimeraient lire les élèves, seulement d'énormes pavés d'universités américaines, difficiles même à manier, des ouvrages de rebut des bibliothèques des Blancs, des romans policiers, ou encore des titres tels que *Un week-end à Paris* ou *Félicité trouve l'amour*.

Il y a une chèvre qui essaie de trouver de quoi se nourrir dans un vestige de vieille herbe. Le directeur a détourné les fonds de l'école et a été suspendu, ce qui soulève la question trop connue de nous tous mais généralement dans des contextes plus imposants : comment se fait-il que ces gens se comportent ainsi alors qu'ils doivent savoir que tout le monde a l'œil sur eux ?

Mon ami n'a pas d'argent parce que tout le monde – les élèves comme les enseignants – lui en emprunte dès qu'il touche son traitement et que personne ne le remboursera probablement jamais. Les élèves ont entre six et vingt-six ans, parce que certains qui n'ont pas été scolarisés plus tôt sont là pour rattraper leur retard. Quelques élèves parcourent chaque matin de nombreux kilomètres, qu'il pleuve ou qu'il vente, traversant même des fleuves. Ils ne peuvent pas faire leurs devoirs parce que les villages n'ont pas d'électricité, et qu'on n'étudie pas facilement à la lumière des braises. Les jeunes filles doivent aller chercher de l'eau et faire la cuisine au retour de l'école et avant de repartir le matin.

Pendant que je me tiens avec mon ami dans sa chambre, des gens entrent timidement, et tous, tous mendient des livres. « S'il te plaît, envoie-nous des livres quand tu rentreras à

Londres ». Un homme m’a dit : « On nous a appris à lire, mais nous n’avons pas de livres ». Tous ceux sans exception que j’ai rencontrés m’ont mendié des livres.

J’étais là-bas quelques jours. La poussière volait, il n’y avait pas d’eau parce que les pompes étaient tombées en panne et les femmes allaient de nouveau puiser l’eau à la rivière.

Un autre professeur idéaliste venu d’Angleterre était quelque peu dégoûté après avoir vu à quoi ressemblait cette « école ».

Le dernier jour, c’était la fin du trimestre, les villageois ont abattu leur chèvre ; ils l’ont débitée en tas de morceaux et mise à cuire dans un grand plat. Voilà le banquet tant attendu de la fin du trimestre : un ragoût de chèvre garni de semoule. Pendant que la fête battait son plein, j’ai repris la route en voiture, retraversant les traces et les souches carbonisées de l’ancienne forêt.

Je doute que beaucoup de ces élèves se verront décerner des prix.

Le lendemain, je dois donner une conférence dans une école du nord de Londres, un très bon établissement, dont nous connaissons tous le nom. C’est une école de garçons, avec de beaux bâtiments et de beaux jardins.

Ces enfants reçoivent la visite hebdomadaire d’une personnalité. Il est dans l’ordre des choses que celle-ci peut être le père, un parent ou même la mère d’un des élèves. La venue d’une célébrité est chose normale pour eux.

Pendant que je leur parle, l’école enveloppée de poussière volante du nord-ouest du Zimbabwe est présente à ma mémoire. Je regarde ces visages légèrement curieux qui me font face et tente de leur raconter ce que j’ai vu la semaine d’avant. Des salles de classe sans livres, sans manuels scolaires ou atlas, ni même une carte épinglée au mur. Une école où les enseignants supplient qu’on leur envoie des livres pour leur expliquer comment enseigner, eux-mêmes ayant à peine dix-huit ou dix-neuf ans J’explique à ces jeunes Anglais que tout le monde mendie des livres : « S’il te plaît, envoie-nous des livres ». Celui ou celle qui prononce un discours j’en suis sûre, doit connaître ce moment où les visages qu’il ou elle regarde deviennent inexpressifs. Ses auditeurs n’entendent pas ce qu’il ou elle dit : aucune image mentale ne correspond à ce qu’il ou elle leur explique. Dans le cas présent, aucune image d’une école voilée par des nuages de poussière où l’on manque d’eau, et où la fête de fin de trimestre se résume à une chèvre fraîchement abattue et cuite en ragoût dans un grand fait-tout.

Est-il vraiment impossible à ces élèves privilégiés d’imaginer une pauvreté aussi nue ?

Je fais de mon mieux, ils sont polis.

Je suis certaine que, dans le lot, il y en aura qui obtiendront des prix un jour.

La conférence est terminée. Je demande ensuite aux professeurs si la bibliothèque marche, si les élèves lisent. Et ici, dans cette école pour privilégiés, j'entends ce que j'entends toujours quand je me rends dans des écoles ou même des universités.

« Vous savez bien comment ça se passe, répond un des enseignants. Beaucoup de nos élèves n'ont jamais rien lu, et la bibliothèque ne fonctionne qu'à moitié. »

Oui, en effet, nous savons bien comment ça se passe. Tous, nous le savons.

Nous sommes dans une «culture à fragmentation », où nos certitudes datant d'il y a seulement quelques décennies sont remises en question, et où il est fréquent que les jeunes hommes et les jeunes femmes qui ont bénéficié d'années d'études ne sachent rien du monde, n'aient rien lu, ne connaissent qu'une spécialité ou une autre, les ordinateurs par exemple.

Ce qui nous est arrivé, c'est une invention incroyable : les ordinateurs, Internet et la télévision. Une révolution. Ce n'est pas la première révolution que nous, l'espèce humaine, affrontons. La révolution de l'imprimerie, qui n'a pas été seulement l'affaire de quelques décennies mais s'est étalée sur beaucoup plus de temps, a transformé notre vision du monde et nos modes de pensée. Téméraires, nous l'avons acceptée sans réserve, comme toujours, sans jamais nous demander : « Que va-t-il maintenant advenir de nous avec cette invention de l'imprimerie ? » De la même façon nous n'avons jamais songé à nous demander : « Comment nos vies, comment nos modes de pensée vont-ils évoluer avec la nouveauté d'Internet, qui a séduit toute une génération pour la convertir à ses inepties, au point que même des êtres tout ce qu'il y a de plus raisonnable avoueront que, une fois accrochés, il leur est difficile de se déconnecter, et qu'ils peuvent se laisser entraîner à passer une journée entière à bloguer, etc. ?

Encore très récemment, tous ceux qui étaient un tantinet cultivés respectaient le savoir, l'éducation et notre grand fonds de littérature. Certes, nous savons tous que, pendant cet état de grâce, les gens faisaient souvent semblant de lire, feignaient de respecter le savoir. Mais c'est un fait établi que les travailleurs et les travailleuses aspiraient à lire. Les bibliothèques, les instituts et les facultés des XVIIIe et XIXe siècles sont là pour nous en apporter la preuve.

La lecture, les livres faisaient autrefois partie intégrante de la culture générale.

En s’adressant aux plus jeunes, leurs aînés doivent mesurer combien la lecture contribuait à l’éducation de l’individu, d’autant que les jeunes générations en savent tellement moins. Et si les enfants ne savent pas lire, c’est parce qu’ils ne lisent pas.

Cette triste histoire est connue de nous tous.

Mais nous n’en connaissons pas la fin.

Nous pensons au vieil adage : « La lecture apporte à l’homme plénitude ». Oublions les blagues relatives à la suralimentation – la lecture permet à un homme ou à une femme de se remplir, d’être plein(e) d’informations, d’histoires, de toutes sortes de connaissances.

Cependant, nous, les Occidentaux, ne sommes pas le seul peuple du monde. Il n’y a pas si longtemps, une amie qui avait séjourné au Zimbabwe me parlait d’un village dont la population n’avait pas mangé depuis trois jours mais discutait de livres et des moyens de s’en procurer. D’éducation.

J’appartiens moi-même à une petite organisation qui a démarré avec le projet d’introduire des livres dans les villages. Un groupe de gens, par ailleurs, était allé sur le terrain au Zimbabwe. Tous m’ont répété que les villages, à la différence de ce qu’on disait, étaient pleins de gens intelligents, d’enseignants à la retraite, d’autres en congé, d’enfants en vacances, de vieilles personnes. Ayant moi-même financé une petite étude sur ce que les Zimbabwéens voulaient lire, j’ai découvert que les résultats étaient comparables à ceux d’une étude suédoise dont j’ignorais l’existence. Les gens veulent lire les mêmes livres que nous autres Européens : romans de toutes sortes, science-fiction, poésie, romans policiers, pièces de théâtre, ouvrages pratiques, par exemple comment ouvrir un compte bancaire. Sans oublier les œuvres complètes de Shakespeare. Le problème avec l’approvisionnement des villageois en livres vient de ce qu’ils ignorent ce qui est disponible ; ainsi, un ouvrage inscrit au programme tel que *Le maire de Casterbridge* est populaire parce qu’ils savent qu’il est en magasin. *La Ferme des Animaux*, pour des raisons évidentes, est le plus populaire de tous les romans.

Dès le départ, notre organisation a été soutenue par la Norvège, puis par la Suède. Sans ce type de soutien, nos réserves de livres se seraient asséchées. Nous avons récupéré des livres de tous les endroits possibles et imaginables. Il faut savoir qu’un bon livre de poche importé d’Angleterre coûtait alors le montant d’un mois de salaire au Zimbabwe : c’était *avant* le régime de terreur instauré par Mugabe. Aujourd’hui, avec l’inflation, il atteindrait le montant de plusieurs années de salaire. Mais si l’on dépose une caisse de livres dans un village – gardez à l’esprit que sévit une terrible pénurie de carburant – je

peux vous assurer que cette caisse sera saluée par des larmes. La bibliothèque peut se résumer à une planche sur des briques installée sous un arbre. En moins d'une semaine fleuriront des classes d'alphabétisation – ceux qui savent lire encadreront ceux qui ne savent pas –, des classes de citoyenneté. Dans un village reculé, comme il n'y avait pas de romans en langue tonga, deux jeunes gens se sont attelés à la rédaction de romans en tonga. Il existe six ou sept grandes langues au Zimbabwe, et il y a des romans écrits dans toutes ces langues. Des romans violents, incestueux, pleins de crimes et de meurtres.

On dit qu'un peuple a le gouvernement qu'il mérite, mais je ne crois pas que ce soit vrai du Zimbabwe. Et puis nous devons garder en mémoire que ce respect et ce désir de livres proviennent, non du régime de Mugabe, mais de celui qui le précédait, celui des Blancs. C'est un phénomène stupéfiant, ce désir de livres, et il se manifeste partout du Kenya au cap de Bonne-Espérance.

Ceci a un lien – improbable – avec un fait : j'ai grandi, pratiquement, dans une cabane de torchis, avec un toit de chaume. Ce type d'habitation existe depuis toujours, partout où il y a des roseaux ou de l'herbe, une terre argileuse, des piquets pouvant servir de murs. En Angleterre saxonne, par exemple. Celle où j'ai vécu comportait quatre pièces, les unes à côté des autres, et elle était pleine de livres. Non seulement mes parents avaient emporté des livres avec eux d'Angleterre en Afrique, mais ma mère en commandait en Angleterre pour ses enfants. Les livres, qui arrivaient en gros colis enveloppés de papier marron, ont fait la joie de ma jeunesse. Une cabane de torchis, oui, mais bourrée de livres.

Encore aujourd'hui je reçois des lettres de gens habitant dans des villages qui n'ont peut-être pas l'électricité ou l'eau courante, à l'exemple de notre famille dans notre cabane de torchis toute en longueur : « Je serai écrivain moi aussi, me disent-ils, parce que j'ai le même genre de maison que tu as eue ».

Mais la difficulté est là. Non, ce n'est pas vrai.

L'écriture, les écrivains ne sortent pas de maisons vides de livres.

Voilà la différence, voilà toute la difficulté.

J'ai consulté les discours de quelques-uns de vos lauréats récents. Prenez le magnifique Orhan Paumuk. Il a dit que son père possédait mille cinq cents livres. Son talent ne sortait donc pas du néant, il était enraciné dans la grande tradition.

Prenez aussi V.S. Naipaul. Il indique que les Védas indiens étaient proches dans la mémoire familiale. Son père l'a encouragé à écrire. Et quand il s'est installé en

Angleterre, il a fréquenté la British Library. Ainsi, il s’est rapproché de la grande tradition.

Prenons encore John Coetzee. Il n’a pas seulement été proche de la grande tradition, il était la tradition : il a enseigné la littérature au Cap. Et comme je regrette de ne jamais avoir assisté à un de ses cours : de ne pas avoir été formée par cet esprit audacieux et d’un merveilleux courage.

Afin d’écrire, afin de s’engager en littérature, il doit exister une relation intime avec les bibliothèques, les livres, avec la Tradition.

J’ai un ami originaire du Zimbabwe. Un écrivain noir. Il a appris à lire tout seul, sur les étiquettes des pots de confiture et des boîtes de fruits en conserve. Il a grandi dans une zone que j’ai parcourue en voiture, une zone rurale noire. La terre est un mélange de sable et de gravillons, semé de rares buissons bas. Les huttes sont pauvres, rien de comparable aux bonnes huttes bien entretenues des plus riches. Une école, mais semblable à celle que j’ai déjà décrite. Il s’est instruit en lisant une vieille encyclopédie pour enfants trouvée sur un tas d’ordures.

Au moment de l’Indépendance en 1980, il existait un groupe de bons écrivains au Zimbabwe, un véritable nid d’oiseaux chanteurs. Ils avaient été formés dans l’ancienne Rhodésie du sud, sous les Blancs : par les écoles des missions, les meilleures. Le Zimbabwe ne produit pas d’écrivains. Pas facilement, pas sous Mugabe.

Tous ces écrivains n’avaient pas eu la voie facile pour être alphabétisés, encore moins pour devenir écrivains. L’apprentissage de la lecture sur les étiquettes des pots de confiture et dans les encyclopédies au rebut n’était pas rare, dirais-je. Et nous parlons de personnes ayant soif de niveaux de culture au-dessus de leurs moyens, et qui vivent dans des huttes bourrées d’enfants : une mère surmenée, un combat quotidien pour se nourrir et se vêtir…

Des auteurs sont nés malgré ces difficultés. Et puis il ne faut pas oublier qu’on était au Zimbabwe, un pays matériellement conquis moins d’un siècle plus tôt. Les grands-parents de ces gens ont peut-être été des conteurs au service de la tradition orale. En moins d’une ou deux générations, on est passé d’histoires inscrites dans la mémoire populaire et transmises oralement au texte imprimé des livres. Quel exploit !

Des livres, littéralement arrachés aux tas d’ordures et aux détritus du monde de l’homme blanc. Mais une liasse de papiers est une chose, un livre en est une autre. On m’a envoyé plusieurs rapports sur la scène éditoriale africaine. Même dans des pays

plus privilégiés comme l'Afrique du Nord, avec sa tradition différente, parler d'une scène éditoriale est un rêve des possibles.

Là, je parle de livres qui n'ont jamais été écrits, d'écrivains qui n'ont pu percer parce que les éditeurs sont absents. Je parle de voix inaudibles. Il est impossible d'évaluer ce grand gâchis de talents, de potentiels. Mais même avant ce stade de la création d'un livre qui exige un éditeur, un à-valoir, des encouragements, il manque autre chose.

On demande souvent aux auteurs : « Comment écrivez-vous ? Avec un traitement de texte ? Une machine à écrire électrique ? une plume ? à la main ? » Mais la question essentielle est celle-ci : « Disposez-vous d'un espace, de cet espace libre qui devrait vous entourer quand vous écrivez ? » À l'intérieur de cet espace, qui est proche d'une forme d'écoute, d'attention, vous viendront les mots, les mots que diront vos personnages, des idées : l'inspiration.

Si un écrivain ne peut pas trouver cet espace, alors poèmes et histoires peuvent être mort-nés.

Quand des auteurs parlent entre eux, l'objet de leurs questions mutuelles a toujours un rapport avec cet espace imaginaire, cet autre temps : « Tu l'as trouvé ? Tu le tiens ? »

Sautons maintenant à une scène apparemment très différente. Nous sommes à Londres, une des mégapoles. Il y a un nouvel auteur. Cyniquement, nous demandons si elle est belle. Et s'il s'agit d'un homme : est-il charismatique ? Beau garçon ? Nous plaisantons, mais ce n'est pas une plaisanterie.

Le nouveau ou la nouvelle venu(e) dans le monde des lettres est salué(e) par tous, croule peut-être sous les à-valoirs. Le « buzz » des paparazzi remplit ses pauvres oreilles. Le ou la voilà fêté(e), applaudi(e), promené(e) illico dans le monde entier. Nous, les seniors, qui avons déjà tout vu, plaignons le ou la néophyte qui n'a aucune idée de ce qui se passe vraiment.

Il ou elle est flatté(e), ravi(e).

Mais demandez-lui au bout d'un an ce qu'il ou elle pense. Je l'entends déjà : « C'est la pire chose qui aurait pu m'arriver ».

Certains nouveaux auteurs ayant bénéficié d'un grand lancement se sont arrêtés d'écrire ou n'ont pas écrit ce qu'ils voulaient, avaient l'intention d'écrire.

Et nous, les seniors, souhaitons murmurer à ces oreilles innocentes : « Avez-vous toujours votre espace ? Votre âme, seul « lieu » qui vous soit personnel et nécessaire, où

vos voix intérieures peuvent vous parler et où vous pouvez rêver. Cramponnez-vous-y, ne le lâchez pas ! »

Mon esprit est plein de somptueux souvenirs d'Afrique, que je peux ranimer et contempler à loisir. Ces couchers de soleil, or, pourpre et orange, qui envahissent le ciel au soir ! Les buissons aromatiques du désert de Kalahari, fleuris de papillons, de phalènes et d'abeilles ! Ou encore moi assise dans l'herbe pâle des berges du Zambèze aux flots sombres et luisants, au-dessus desquels s'élancent tous les oiseaux d'Afrique. Oui, des éléphants, des girafes, des lions et tout le reste, il y en avait en abondance, mais que dire du ciel nocturne d'un noir merveilleux, encore vierge de pollution, criblé d'étoiles effervescentes !

D'autres souvenirs me viennent encore. Un jeune Africain, dix-huit ans peut-être, est en larmes, planté dans ce qui sera, il l'espère, sa « bibliothèque ». Un Américain de passage, ayant vu sa bibliothèque vide de livres, en avait expédié toute une caisse. Le jeune homme les avait sortis un à un avec respect avant de les remballer dans du plastique. « Mais, objectons-nous, ces livres ont bien été envoyés pour être lus, voyons ! – Non, répond-il. Ils se saliraient. Et où pourrais-je m'en procurer d'autres ? ».

Ce jeune bibliothécaire voudrait que nous lui envoyions des ouvrages d'Angleterre pour lui servir de matériel pédagogique. « Je n'ai pas été plus loin que le collège, plaide-t-il. Mais on ne m'a jamais appris à enseigner. »

Dans une école où il n'y avait pas de manuels scolaires, pas même un bâton de craie pour écrire au tableau noir, j'ai vu un professeur faire la classe à des élèves âgés de six à dix-huit ans en déplaçant des cailloux dans la poussière et en psalmodiant : « Deux fois deux quatre… » et ainsi de suite. J'ai vu une jeune fille d'à peine vingt ans peut-être, dépourvue également de manuels scolaires, de cahiers et de stylos bille, de mes yeux je l'ai vue enseigner le B.A.-BA en traçant les lettres dans la terre à l'aide d'un bâton, sous un soleil de plomb et au milieu des tourbillons de poussière.

À l'aide de ces deux exemples, nous témoignons de la grande soif d'instruction présente en Afrique, partout dans le Tiers-monde, ou quel que soit le nom que nous donnons à ces régions du monde où les parents rêvent d'une éducation pour leurs enfants qui les arrachera à la misère.

J'aimerais que vous vous imaginiez quelque part en Afrique du Sud, dans un magasin indien d'une zone pauvre, par temps de grande sécheresse. Les gens, surtout des femmes, font la queue, munies de toutes sortes de récipients pour l'eau. Tous les après-

midi, ce magasin reçoit de la ville voisine un camion-citerne d'eau, cette denrée si précieuse, et les autochtones attendent là.

L'Indien se tient avec les paumes de mains à plat sur son comptoir ; il observe une femme noire penchée au-dessus d'un gros paquet de feuilles qui a l'air d'avoir été arraché d'un livre. Elle lit *Anna Karénine*.

Elle lit lentement, formant les mots avec ses lèvres. Le livre semble difficile. C'est une jeune femme avec deux enfants en bas âge accrochés à ses jambes. Elle est enceinte. L'Indien est peiné parce que le voile de sa visiteuse, normalement blanc, est jaune de poussière. De la poussière, encore, recouvre ses seins et ses bras. Cet homme souffre de voir ces files d'acheteurs, tous assoiffés. Il n'a pas assez d'eau pour eux, il est en colère parce qu'il sait que des gens meurent de soif là-bas, derrière les nuages de poussière. Son frère aîné assurait la permanence auparavant, mais il avait réclamé des vacances et était allé à la ville, en réalité assez mal en point à cause de la sécheresse.

Cet homme est curieux. Il demande à la jeune femme :

– Que lis-tu ?

– Ça parle de la Russie, répond-elle.

– Sais-tu où se trouve la Russie ?

Il le sait à peine lui-même.

La jeune mère le regarde bien en face avec dignité, même si elle a les yeux rougis par la poussière.

– J'étais la meilleure de ma classe. Mon professeur l'a dit, j'étais la meilleure.

La jeune femme reprend sa lecture, elle veut terminer son paragraphe.

L'Indien reporte son regard sur les deux bambins et tend le bras pour attraper du Fanta, mais la mère l'arrête net :

– Le Fanta leur donne encore plus soif.

L'Indien sait qu'il ne devrait pas, mais il abaisse la main vers un grand bidon en plastique à côté de lui, derrière le comptoir, et verse de l'eau dans deux gobelets, qu'il offre aux petits. Il ne lui échappe pas que leur mère regarde boire ses enfants en remuant la bouche, il lui donne aussi un gobelet d'eau. La voir boire lui fait mal au cœur, tant elle est douloureusement assoiffée.

Maintenant elle lui tend son bidon de plastique, qu'il remplit d'eau. La jeune mère et ses enfants le regardent attentivement afin qu'il n'en gaspille pas une goutte.

Elle se penche de nouveau sur son livre. Le paragraphe la fascine, elle qui lit déjà lentement, et elle le relit.

« Avec son fichu blanc tranchant sur ses cheveux noirs, au milieu de cette bande d'enfants dont elle partageait de bon cœur les joyeux ébats, Varinka, tout émue à la pensée qu'un homme qui ne lui déplaisait pas allait sans doute lui demander sa main, paraissait plus attrayante que jamais. En cheminant à ses côtés, Serge Ivanovitch ne pouvait se défendre de l'admirer, de se rappeler tout le bien qu'il avait ouï dire de cette charmante personne : décidément il éprouvait pour elle ce sentiment particulier qu'il n'avait connu qu'une seule fois, jadis, dans sa prime jeunesse. L'impression de joie que lui causait la présence de Varenka allait toujours croissant : comme il avait découvert un bolet monstre dont le chapeau relevait ses bords énormes au-dessus d'un pied très mince, il voulut le déposer dans la corbeille de la jeune fille ; mais, leurs regards s'étant rencontrés, il remarqua sur ses joues la joyeuse rougeur de l'émoi ; alors il se troubla à son tour et lui adressa, sans mot dire, un sourire par trop expressif. » [1]

Ce lambeau de texte imprimé traîne sur le comptoir, avec quelques vieux exemplaires de revues, des pages dépareillées de journaux remplies de photos de filles en bikini.

Il est temps pour elle de quitter le havre du magasin indien et de se remettre en route pour parcourir les huit kilomètres la séparant de son village. Dehors, les files d'attente des femmes vocifèrent et se plaignent. Mais l'Indien ne se presse pas. Il sait ce qu'il en coûtera à cette fille de rentrer chez elle avec les enfants accrochés à ses jupes. Il lui donnerait bien ce morceau de prose qui semble tant la fasciner, mais il ne peut pas croire que cette allumette avec son gros ventre y comprenne vraiment quelque chose.

Et pourquoi un tiers peut-être d'*Anna Karénine* a-t-il échoué ici sur ce comptoir d'un magasin indien reculé ? Voilà comment les choses se sont passées.

Un certain haut-fonctionnaire des Nations Unies, en l'occurrence, avait acheté un exemplaire de ce roman dans une librairie avant de partir en voyage par-delà les mers et les océans. À bord de l'avion, calé dans son siège de la classe affaires, il avait déchiré le livre en trois parties. En faisant ce geste, il surveillait ses compagnons de voyage, sachant qu'il aurait droit à des regards scandalisés, curieux, mais peut-être aussi amusés. Une fois bien installé, sa ceinture de sécurité attachée, il avait lancé à la cantonade :

---

[1]. Léon Tolstoï, *Anna Karénine*, traduction et notes d'Henri Mongault. Gallimard, Folio classique, 6e partie, IV.

« Je fais toujours ça quand j'entreprends un long voyage. Personne n'a envie de tenir en l'air un énorme pavé ! » Le roman était un poche, mais on ne peut nier que c'est un gros livre. Notre homme avait l'habitude d'être écouté quand il parlait. « Je ne fais que ça, voyager, confia-t-il. C'est déjà assez pénible, de nos jours. » Et dès que les autres passagers s'étaient installés à leur tour, il avait ouvert son morceau d'*Anna Karénine* pour le lire. Quand ils regardaient de son côté, indiscrètement ou pas, il leur répétait : « Non, mais vraiment c'est la seule manière de voyager ». Il connaissait le roman, il l'aimait, et ce mode de lecture original pimentait agréablement ce qui était après tout un grand classique.

Après être arrivé au bout d'un fragment du livre, il avait appelé l'hôtesse pour renvoyer les chapitres lus à son secrétaire, qui voyageait en classe économique. Ce petit manège suscitait beaucoup d'intérêt et de condamnations, à coup sûr de la curiosité, chaque fois qu'un lambeau du grand roman russe arrivait dans la partie arrière de l'appareil, mutilé mais lisible. Somme toute, cette façon astucieuse de lire *Anna Karénine* produit son effet. Personne ne devait sans doute l'oublier.

Pendant ce temps, dans notre magasin indien, la jeune femme s'accroche au comptoir, ses jeunes enfants suspendus à ses jupes. Elle porte un jean, c'est une femme moderne, mais elle a enfilé par-dessus la lourde jupe de laine, partie du costume traditionnel de son peuple : ses enfants peuvent facilement s'y agripper, se cramponner à ses plis épais.

Elle jette un regard reconnaissant à l'Indien, consciente qu'il l'aime bien et la plaint, puis ressort dans les nuages de poussière volante.

Les enfants ont dépassé le stade des pleurs, de toute façon leurs gorges sont pleines de poussière.

C'est dur, oh oui c'est dur de marcher, pas après pas, dans la poussière qui forme de légers monticules trompeurs sous ses pieds. Dur, oui, mais elle est habituée à la dureté, non ? L'histoire qu'elle lisait chez l'Indien occupe son esprit. Elle songe : « Varinka me ressemble avec son foulard blanc, et elle s'occupe d'enfants elle aussi. Je pourrais être cette jeune fille. Et le Russe, il l'aime et va lui demander de l'épouser… – elle n'avait fini de lire que cet unique paragraphe. Oui, pense-t-elle, un homme viendra me chercher moi aussi et m'emmènera loin de tout ça, il m'emmènera avec les enfants, oui, il m'aimera et prendra soin de moi ».

Elle continue de marcher. Le bidon d'eau pèse sur ses épaules. Elle marche toujours. Les enfants entendent l'eau clapoter. À mi-chemin, elle marque une halte, pose son fardeau. Ses enfants pleurnichent en touchant le bidon. Elle se dit qu'elle ne peut pas

l’ouvrir sous peine d’y laisser entrer la poussière. Impossible de l’ouvrir avant d’arriver à la maison.

– Attendez, dit-elle à ses enfants. Attendez.

Elle doit se ressaisir pour reprendre sa route.

Elle reste absorbée dans ses pensées. « Mon professeur m’a dit que, là-bas, il y avait une bibliothèque plus grande que le supermarché, un grand bâtiment, plein de livres. » Malgré la poussière qui lui vole au visage, la jeune femme sourit en marchant. « Je suis intelligente, pense-t-elle. Mon professeur m’a dit que j’étais intelligente. La plus brillante de l’école, elle a dit. Mes petits seront intelligents comme moi. Je les emmènerai à la bibliothèque, cette maison pleine de livres, et ils iront à l’école, ils seront professeurs… Mon professeur m’a dit que je pourrais être professeur moi aussi. Mes enfants partiront loin d’ici pour gagner de l’argent. Ils habiteront près de la grande bibliothèque et profiteront de la vie. »

On peut toujours se demander comment ce lambeau de roman russe a pu finir sa course sur le comptoir de ce magasin indien.

Mais ceci est une autre histoire, peut-être un jour quelqu’un la contera-t-il.

Notre pauvre jeune femme, elle, poursuit son chemin, soutenue par la pensée de l’eau qu’elle donnera à ses enfants une fois à destination, elle-même en boira un peu. Elle poursuit son chemin dans la terrible poussière d’une sécheresse africaine.

Nous sommes blasés, nous dans notre monde – ce monde si menacé. Nous sommes les champions de l’ironie et du cynisme. Nous hésitons devant l’usage de certains mots et de certaines idées, tant ceux-ci sont usés jusqu’à la corde. Mais pourquoi ne pas réhabiliter certains mots qui ont perdu leur pouvoir d’expression ?

Nous possédons une mine – un trésor – de littérature, qui remonte aux Égyptiens, aux Grecs et aux Romains. Tout est là, cette profusion littéraire, prête à être sans cesse redécouverte par quiconque a la chance de tomber dessus. Un trésor. Imaginez qu’il n’ait jamais existé. Comme nous serions vides, pauvres !

Nous avons reçu en partage un legs de langues, de poèmes, d’histoires, et il n’est pas du genre à risquer de s’épuiser. Il est là, toujours.

Nous disposons d’un héritage d’histoires, de contes, transmis par les anciens conteurs – nous connaissons les noms de certains, mais pas de tous. Cette lignée de conteurs remonte à une clairière au milieu de la forêt où brûle un grand feu et où les anciens

shamans dansent en chantant, car notre patrimoine d'histoires est né dans le feu, la magie, le monde des esprits. Et c'est encore là qu'il est conservé aujourd'hui.

Interrogez n'importe quel conteur moderne, et il vous dira qu'il y a toujours un moment où il est touché par le feu de ce qu'il nous plaît d'appeler l'inspiration, l'enthousiasme, et cela remonte à la naissance de notre espèce, au feu, à la glace et aux grands vents qui nous ont modelés, nous et notre monde.

Le conteur est au fond de chacun de nous, le « faiseur d'histoires » se cache toujours en nous. Supposons que notre monde soit ravagé par la guerre, par les horreurs que nous pouvons tous imaginer facilement. Supposons que des inondations submergent nos agglomérations, que le niveau des mers monte… Le conteur sera toujours là, car ce sont nos imaginaires qui nous modèlent, nous font vivre, nous créent, pour le meilleur et pour le pire. Ce sont nos histoires qui nous récréent – qui nous recréent – quand nous sommes déchirés, meurtris et même détruits. C'est le conteur, le faiseur de rêves, le faiseur de mythes, qui est notre phénix : il nous représente au meilleur de nous-mêmes et au plus fort de notre créativité.

Cette pauvre jeune femme qui chemine dans la poussière en rêvant d'une éducation pour ses enfants, croyons-nous être mieux qu'elle – nous qui sommes gavés de nourriture, avec nos placards pleins de vêtements, et qui étouffons sous le superflu ?

C'est, j'en suis convaincue, cette jeune fille et les femmes qui parlaient de livres et d'éducation alors qu'elles n'avaient pas mangé depuis trois jours qui peuvent encore nous définir aujourd'hui.

Traduit par Isabelle D. Philippe